

## OCTAVE, SARAH ET *LES MAUVAIS BERGERS*

On sait que c'est l'enthousiasme de Sarah Bernhardt, sollicitée par Lucien Guitry, qui a précipité la création des *Mauvais bergers* au Théâtre de la Renaissance, qui était pourtant si peu approprié à ce type de tragédie prolétarienne – mais est-il facile de résister aux caprices des stars et à la perspective d'un triomphe, fût-il mal acquis ?... Mirbeau s'en excuse presque auprès de son habituel confident Paul Hervieu, qui, pour une fois, n'a pas été mis dans la confiance : pour cause d'emballage cabotinesque :

*J'aurais voulu vous annoncer la bonne nouvelle. Mais ç'a été si précipité, si imprévu, un vrai coup de théâtre, que je ne l'ai pu. Je venais, vendredi, de finir ma pièce. Vendredi<sup>1</sup>, je reçois un mot de Guitry qui me demande de venir le lendemain lire ma pièce à Sarah. Je la lis. Emballage, baisers, mouchoirs déchirés. Une scène que je vous raconterai, car elle fut d'un comique supérieur. Bref Sarah dit : "Qu'on arrête la répétition de La Ville Morte<sup>2</sup> ! Une dépêche à d'Annunzio. Nous répétons Mirbeau demain !" Et elle est prise d'une crise de nerfs, elle se tord sur son fauteuil. On lui jette des bouteilles de vinaigre à la tête, etc., etc.<sup>3</sup>*

L'éditeur Georges Charpentier, qui a rencontré la *diva* le soir même, écrit à Mirbeau dès le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre 1897 (mais, par erreur il date sa lettre du 1<sup>er</sup> octobre) :

*Nous dînions hier chez Sarah, qui est arrivée toute émue de la lecture que vous veniez de lui faire. Elle nous a appris la bonne nouvelle – que nous avons été, je crois les premiers à connaître, et je n'ai pas besoin de vous dire combien mon affection pour vous se réjouit de cet heureux événement, et je vous envoie ici l'expression de ma joie. Inutile de vous dire que nous n'avons causé, pendant tout le dîner et le soir, que des Mauvais bergers, et Elle est partie à dix heures pour le théâtre, s'occuper de la distribution. Il paraît que votre pièce est un chef-d'œuvre – c'est Sarah qui parle, et j'étais tout heureux de son enthousiasme. Bravo donc, cher ami, et dans six semaines la grande soirée !<sup>4</sup>*

De son côté, interviewée par Jules Huret<sup>5</sup>, Sarah Bernhardt racontera la scène ainsi :

*Le succès de la lecture avait été considérable ; elle m'avait souvent arraché des larmes. Quant aux artistes, ils étaient là, le cou tendu vers Mirbeau, qui lisait lui-même, leurs grands yeux ouverts, entièrement pris par l'émotion et la violence de l'action...*

Officiellement, Mirbeau s'est toujours répandu en dithyrambes sur le compte de la star et lui a toujours manifesté en privé la plus vive reconnaissance et un enthousiasme sans failles<sup>6</sup>. C'est ainsi que, quand le volume paraît chez Fasquelle, en mars 1898, il lui expédie aussitôt un exemplaire de luxe, orné d'un bel envoi : « À Madame Sarah Bernhardt, quel cri trouver pour vous remercier et pour admirer votre génie, comme il faudrait ? Octave Mirbeau<sup>7</sup> ». Un mois plus tard,

---

<sup>1</sup> Soit le 30 octobre 1897.

<sup>2</sup> Tragédie moderne en 5 actes de Gabriele d'Annunzio, dont le sujet est l'inceste. La première sera reportée au 21 janvier 1898, au théâtre de la Renaissance, où sa carrière sera brève : quatorze représentations seulement.

<sup>3</sup> Ancienne collection Hayoit.

<sup>4</sup> Catalogue "Les Autographes", n° 116, décembre 2005..

<sup>5</sup> Jules Huret, *Loges et coulisses*, Éditions de la *Revue blanche*, 1901, p. 183.

<sup>6</sup> Il convient toutefois de rappeler qu'en 1884 Mirbeau, plus lucide, voyait, « dans la vie de Mme Sarah Bernhardt », non pas la folie de l'idéal et de l'art pur auquel elle aurait tout sacrifié, mais « beaucoup de calcul » et « la passion de l'argent » (voir aussi, sur ce point, le jugement de Jules Renard, note 13) : « Il n'est pas un acte de Mme Sarah Bernhardt qui n'ait eu l'argent pour mobile impérieux. [...] Elle a dépassé la mesure permise, même à ces enfants gâtés et prodiges qu'on appelle des artistes » (« La Fin d'une apothéose », *Le Gaulois*, 29 septembre 1884). En décembre 1883, en revanche, il avait pris la défense de l'actrice, méchamment diffamée dans le roman à clefs et à scandale de la théâtruse Marie Colombier, *Les Mémoires de Sarah Barnum*, et s'était même battu en duel avec le "nègre" et préfacier de la Colombier, Paul Bonnetain, le 18 décembre 1883. Voir « Un crime de librairie », *Les Grimaces*, 15 décembre 1883 (recueilli dans notre édition des *Combats littéraires* de Mirbeau, à paraître à l'Âge d'Homme).

<sup>7</sup> Catalogue d'une vente de décembre 2003, à l'Hôtel Drouot.

il exprime publiquement son admiration pour la volonté et l'abnégation de la femme et pour les sacrifices consentis par l'actrice afin de lancer des œuvres rares et des auteurs de mérite tels qu'Henry Bataille ou Romain Coolus<sup>8</sup> :

*Il faut aimer, il faut acclamer Mme Sarah Bernhardt, non seulement d'avoir incarné en d'inoubliables figures tous nos rêves, toutes nos ivresses, tout notre amour, et aussi toute notre haine du médiocre, du vulgaire et du laid, il faut l'aimer, il faut l'acclamer parce que, dans ce temps si plein de lâchetés, parmi tous ces théâtres qui se sont faits si docilement les serviteurs soumis, les esclaves d'un art transitoire et bas, elle seule a osé le grand, le noble, le sublime drame, décrié parce qu'il pense, honni parce qu'il pleure.*<sup>9</sup>

Et pourtant... La correspondance du dramaturge avec Aurélien Lugné-Poe et sa compagne Suzanne Desprès, récemment acquise par notre ami Jacky Lecomte – que nous remercions bien vivement pour nous en avoir communiqué aussitôt des photocopies – jette une lumière crue sur sa véritable appréciation des prestations bernhardtiennes. Elle révèle en effet que ses éloges n'étaient pas dépourvus d'arrière-pensées, c'est le moins qu'on puisse dire, en même temps qu'elle éclaircit un mystère incompréhensible jusqu'à ce jour pour les mirbeauphiles admirateurs du style de *l'imprécatteur au cœur fidèle* : la grandiloquence, confinant au ridicule, de certaines tirades de l'acte IV, notamment – et comme par hasard, dans celles de Madeleine<sup>10</sup> –, qui ont par la suite tout particulièrement incité le dramaturge penaud à renier sa pièce et à souhaiter la retirer de la liste de ses œuvres.

De fait, pour les tournées des *Mauvais bergers* concoctées par l'*impresario* Le Besnerais-Levallier, au cours de l'automne 1900, c'est vers Aurélien Lugné-Poe, créateur de l'Œuvre, promoteur infatigable du théâtre symboliste et metteur en scène de Maeterlinck, d'Ibsen et d'*Ubu-Roi*, que se tourne aussitôt Mirbeau. Choix ô combien significatif, qui témoigne d'une double hostilité : d'une part, au naturalisme théâtral, trop superficiel à son goût, et dont le représentant attitré, André Antoine, a dûment massacré *L'Épidémie* en mai 1898<sup>11</sup> ; d'autre part, au théâtre de boulevard, divertissement à l'usage des bourgeois, où triomphent l'industrialisme et le *star system* et où il s'est si malencontreusement aventuré. Il compte sur lui pour mettre en scène sa pièce et pour incarner le personnage d'Hargand, sans « *la vulgarité de ce pauvre Deval* », cependant que Suzanne Desprès et De Max interpréteraient les rôles de Madeleine et de Jean Roule. Il ne semble malheureusement pas que ce beau projet ait vu le jour, Le Besnerais s'étant révélé « *un farceur* » sans foi ni loi, comme Mirbeau commence à le subodorer le 22 mars 1901. Ses lettres à Lugné-Poe et à l'épouse d'icelui n'en sont pas moins extrêmement précieuses pour nous faire découvrir ce qu'il pensait de la création de son œuvre par la grande Sarah. Voici par exemple ce qu'il écrit de la mise en scène et de l'interprétation, dans une lettre de la fin décembre 1900 :

*Je verrai enfin ma pièce interprétée selon mes désirs, et comme j'avais rêvé – hélas ! – qu'elle le fût ! Je crois qu'il faudra porter vos efforts sur le cinquième acte, qui n'a jamais été joué ni mis en scène. Mon avis est qu'il ne faut pas reculer devant l'horreur... et que les personnages parlent vraiment à des êtres qui pleurent, et à des cadavres, et qu'on les voie !... Madame Sarah avait tout esquivé... Et elle rendait ainsi cet acte sinistre, et non tragique comme il doit être.*<sup>12</sup>

---

<sup>8</sup> Romain Coolus accompagnera Mirbeau lors de son périple en automobile du printemps 1905 à travers la Belgique et la Hollande, d'où le romancier tirera la matière de *La 628-E8*.

<sup>9</sup> « Sarah Bernhardt », *Le Journal*, 20 avril 1898.

<sup>10</sup> Par exemple : « *Offrez votre sang... si le sang est comme une tache hideuse sur la face des bourreaux... il rayonne sur la face des martyrs, comme un éternel soleil... chaque goutte de sang qui tombe de vos veines... chaque coulée de sang qui ruisselle de vos poitrines... font naître un héros... un saint...* » (*Théâtre complet*, Eurédit, 2003, t. I, p. 119).

<sup>11</sup> Antoine n'a en effet rien compris à l'*hénaurmité* de la satire mirbellienne et à son refus des conventions du "réalisme", si totalement contraire à son propre culte du détail réaliste. Dans *Mes souvenirs sur le théâtre Antoine et sur l'Odéon*, Antoine écrira : « *Je n'ai monté L'Épidémie d'Octave Mirbeau, que parce que le grand polémiste m'a un peu poussé l'épée dans les reins. Il y a dans cette pièce, qui essaie d'être satirique, des grossièretés, une violence déplaisante qui heurtent justement le bon sens du public* » (Les Œuvres représentatives, 1928, p. 131).

<sup>12</sup> Collection Jacky Lecomte.

« *Ne pas reculer devant l'horreur* » ! Parce qu'il faut être capable de regarder Méduse en face, parce que l'horreur peut susciter chez le spectateur un choc susceptible de l'ébranler et de le faire évoluer en suscitant un début de conscience : chez des « *âmes naïves* », c'est-à-dire pas trop larvisées et servilisées, l'horreur peut se révéler pédagogique, pour peu qu'on sache l'exploiter à bon escient. L'aveu est intéressant, et l'on peut comprendre que la *diva*, prioritairement préoccupée par sa gloire (et aussi par son tiroir-caisse, comme l'imagine Jules Renard<sup>13</sup>) se soit fort peu soucieuse de faire se dresser les cheveux sur la tête des bourgeois à des fins de conscientisation... Mais il y a pire encore : non seulement la mise en scène a trahi ses intentions et l'interprétation a été massacrée (sauf, peut-être, celle de Lucien Guitry en Jean Roule, et encore n'est-ce même pas certain), mais la tragédienne est accusée d'avoir de surcroît perpétré un grotesque et caractérisé abus de pouvoir, celui-là même que Mirbeau stigmatisait quinze ans plus tôt dans son célèbre pamphlet « Le Comédien » : elle s'est mêlée d'imposer à l'auteur ce qu'il devait écrire ! Et, par lâcheté – un comble pour un homme aussi notoirement courageux ! –, le pourfendeur de la cabotinocratie s'est incliné devant des désirs qui étaient des ordres, comme il s'inclinera, dix ans plus tard, devant la fille de Mme Hanska exigeant la suppression de *La Mort de Balzac* ! Voici en effet ce qu'il écrit à Suzanne Desprès, vers le 23 décembre 1900 :

*Je verrai, enfin, une Madeleine telle que je l'ai rêvée, telle que je l'ai conçue... Il faudra que je supprime dans le quatrième acte quelques déclamations de mauvais goût, et que j'avais ajoutées lâchement, pour Mme Sarah Bernhardt [sic].*<sup>14</sup>

Ainsi le pathos mélodramatique et « *de mauvais goût* » de la *pasionaria* des coronas n'était pas vraiment imputable à l'auteur, mais à l'interprète ! L'ancien “nègre” de Dugué de la Fauconnerie, d'Émile Hervet et d'Arthur Meyer s'est de nouveau plié aux exigences de son nouvel employeur et a consciencieusement mouliné, en phrases emphatiques, les exigences de Sarah ! Et, de nouveau, on peut l'accuser d'avoir prostitué sa plume, de même qu'on est en droit de lui reprocher d'avoir, parallèlement, prostitué la cause des prolétaires en faisant incarner leurs *leaders* par deux monstres sacrés, les deux plus grandes stars médiatico-théâtrales de l'époque, devant un parterre de bourgeoises emperlées et de fêtards en tenue de soirée...

On ne peut que déplorer, et cette lâcheté<sup>15</sup>, qui a contribué à ternir la réputation du dramaturge, et l'échec de la tournée Lugné-Poe, à l'occasion de laquelle Mirbeau n'aurait pas manqué de corriger les défauts criants<sup>16</sup> – c'est le cas de le dire ! – de ce quatrième acte.

Pierre MICHEL

---

<sup>13</sup> Avec sa causticité coutumière, Jules Renard s'écrie *in petto* : « À bas Sarah Bernhardt, la grande passionnée, qui, aussitôt après être morte au cinquième acte, se relève et court à la caisse pour savoir combien ça lui a rapporté de mourir pour nous ! » (*Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, p. 446).

<sup>14</sup> Collection Jacky Lecomte.

<sup>15</sup> Mirbeau s'est aussi montré bien souvent lâche devant sa femme, et il en a beaucoup souffert, notamment à l'occasion de la rupture avec Camille Pissarro. Sur cette douloureuse rupture, voir sa *Correspondance générale*, L'Âge d'Homme, 2005, tome II, pp. 767-768 et 787-788.

<sup>16</sup> À la réception du volume, en mars 1898, Maurice Maeterlinck écrivait à Mirbeau : « Les Mauvais bergers étaient très beaux au théâtre. Ils me semblent plus beaux encore à la lecture. Au théâtre il est souvent bien difficile de séparer assez nettement l'œuvre même, des maladresses d'un acteur ou de la grossièreté de la mise en scène. Là Les Mauvais bergers m'avaient paru une œuvre extrêmement puissante, mais un peu criarde, par moments [...] » (ancienne collection Charles Hayoit ; catalogue “les Autographes”, n° 116, décembre 2005).